

APPEL AUX SOCIALISTES DE TOUTE NUANCE

EXTINCTION DU PAUPÉRISME

CONSÉQUENCE DU

TRAVAIL-FONCTION

PAR

E. DE POMPERY

PRIX : 1 FRANC

PARIS

LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF

43, RUE DE MÉDICIS, 43

—
1882

EXTINCTION DU PAUPÉRISME

CONSÉQUENCE DU

TRAVAIL-FONCTION

DU MÊME AUTEUR :

LIBRAIRIE DE REINWALD, RUE DES SAINTS-PÈRES.

La Vie de Voltaire. 1 vol. in-48..... 2 fr.

LIBRAIRIE HACHETTE.

La Femme dans l'humanité. 4 vol. in-48..... 3 50

LIBRAIRIE GHIO, PALAIS-ROYAL.

Le vrai Voltaire. 4 vol. in-8°..... 6 fr.

Blanquisme et opportunisme. Brochure..... 0 50

FONDS DUBOIS : 3795

APPEL AUX SOCIALISTES DE TOUTE NUANCE

EXTINCTION DU PAUPÉRISME

CONSÉQUENCE DU

TRAVAIL-FONCTION

PAR

E. DE POMPERY

PRIX : 1 FRANC

PARIS

LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF

43, RUE DE MÉDICIS, 43

—
1882

STATIONERY DEPARTMENT

NEW YORK

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS
455 N. 5TH ST. NEW YORK 17, N.Y.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

AVANT-PROPOS

Un grand esprit, Montesquieu, a eu l'aperception des idées qui constituent le fonds de ce mémoire.

« Il n'y a point de travail si pénible qu'on ne
» puisse le proportionner à la force de celui qui le
» fait, pourvu que ce soit la raison et non l'avarice
» qui le règle. On peut, par la commodité des ma-
» chines que l'art invente ou applique, suppléer au
» travail forcé, qu'ailleurs on fait faire aux esclaves.
» Je ne sais si c'est l'esprit ou le cœur qui me dicte
» cet article-ci. Il n'y a pas de climat sur la terre,
» où l'on ne puisse engager au travail des hommes
» libres. Parce que les lois étaient mal faites, on a
» trouvé les hommes paresseux, parce que ces hommes
» étaient paresseux on les a mis dans l'esclavage. »

(MONTESQUIEU, *Esprit des lois.*)

MÉMOIRE

SUR LES MEILLEURS MOYENS D'ARRIVER A L'EXTINCTION DU PAUPÉRISME ¹

INTRODUCTION.

Telle est la formule générale de la question, posée par le programme du concours. Je ne veux envisager la question que sur ce point fondamental et c'est sur ce point seulement que porte ce mémoire. Je n'entrerai dans aucun détail accessoire, me bornant à énumérer les causes de la misère, d'après leur importance, puis les moyens jusqu'ici indiqués ou employés pour y remédier. Bons comme tendance et secours partiels, ces moyens n'ont pas une efficacité radicale et souveraine. Ils peuvent atténuer le mal mais non le vaincre définitivement.

Le remède héroïque, spécifique, ne se trouve que dans la transformation que je vais présenter.

Les causes de la misère sont de trois sortes, chacune ayant un caractère particulier de gravité :

1° La première et la plus considérable, c'est l'insuffisance de la production. Il suffit de l'énoncer pour qu'elle frappe par son évidence. Toutes les richesses produites aujourd'hui, si elles

¹ Ce mémoire a été présenté par l'auteur au concours Péreire.

étaient partagées et distribuées en parts égales, ne réaliseraient qu'une pauvreté universelle. Le compte est facile à faire.

2° La seconde cause de la misère se rencontre dans la mauvaise répartition de la richesse. Cette cause, très réelle cependant, a moins d'importance que la première.

3° La troisième doit être attribuée au mauvais emploi de la fortune publique et des forces sociales. Il suffit pour indiquer les pertes sèches et les déplorables dilapidations des ressources sociales, de nommer la guerre et la paix armée, pratiquées par toutes les nations civilisées. Les déperditions de cet ordre sont si considérables qu'on ne peut les évaluer exactement. L'Europe entretient sous les armes deux millions de soldats et plus. Cette folie d'un autre âge consomme annuellement environ cinq milliards. Maintenant, il faut faire le compte de ce que coûtent les flottes, les fortifications, la confection et l'invention de nouveaux et formidables engins de destruction. En outre, il faut estimer la perte de travail de ces deux millions d'hommes, la fleur de la jeunesse des peuples, en pleine force pour produire. Ces pertes sont difficiles à estimer, mais pour peu qu'on y réfléchisse, on voit que ces pertes sont immenses et diminuent la richesse publique dans une proportion considérable.

Voyons maintenant les moyens proposés et mis plus ou moins en vigueur :

Les institutions d'épargne, de prévoyance, de mutualité, les assurances, les banques populaires, l'instruction populaire, les sociétés coopératives de consommation et de production, les trop rares exemples de participation des ouvriers aux bénéfices des patrons, etc.

Sans nul doute, toutes ces œuvres sont utiles et donnent quelques résultats. Elles méritent d'être encouragées et développées. Mais, lorsqu'on se met bien en face du problème de la misère générale dans toute son étendue, qui oserait déclarer que ces moyens permettent d'espérer, avec le temps, qu'on viendra à bout du paupérisme et que cette plaie, qui couvre le corps social, sera radicalement guérie ?

Je ne crois pas que personne soit assez hardi pour le soutenir ?

Il faut trouver autre chose ; un moyen allant directement à la racine du mal, pour l'extirper avec toute la puissance nécessaire.

Ce moyen ne peut exister que dans une transformation du tra-

vail, qui est l'œuvre nécessaire, l'œuvre capitale que la nature impose à l'homme.

Personne n'y a pris garde, mais lorsqu'on examine de près la question on est obligé de reconnaître que jusqu'ici le travail de l'homme s'est accompli sans règle, sans mesure, sous l'empire de la nécessité présente, sous la pression d'une contrainte physique ou morale, par l'exploitation du grand nombre au profit des forts et des rusés. On voit que le travail s'est opéré dans l'ignorance des lois qui devraient présider à l'œuvre capitale de l'homme, avec une complète méconnaissance des forces et facultés humaines, avec le mépris de la vie du travailleur, souvent moins prise que celle d'un cheval, car on trouvait l'homme pour rien ou pour une maigre pitance, tandis qu'il fallait acheter le cheval.

On ne saurait le contester devant l'histoire, en présence des faits, c'est ainsi que le travail nous apparaît dans les sociétés humaines.

Or, il est manifeste que dans ces conditions, le travail de l'homme ne peut être que misérable et donner que de pauvres résultats. Je ne parle que pour mémoire de la destruction des malheureux travailleurs, du gaspillage des vies humaines, accompli avec autant d'insouciance dans l'œuvre de la production que dans celle de la destruction ou la guerre. Cela est pourtant à considérer.

Quand on procède scientifiquement à une œuvre quelconque, on cherche à obtenir le maximum d'effets utiles avec le minimum de forces dépensées. On agit ainsi en connaissance de cause. Telle est la pratique des savants, des ingénieurs et des industriels qui savent leur métier.

Comme on le voit, nous sommes loin de rencontrer une semblable rationalité dans la question du travail de l'homme, considéré d'un point de vue général.

Qui donc a jamais pensé à s'enquérir exactement des diverses aptitudes de l'homme, des mobiles si multiples de ses actions, de ses forces intellectuelles et morales, de la variété de son appareil musculaire, des conditions dans lesquelles cet être, si complexe et si puissant à la fois, le premier, le plus fort, le plus délicat, le plus universel agent d'activité de notre globe, peut fonctionner conformément aux lois de son être et par là produire son maximum d'effet utile?

C'était pourtant le seul point de vue rationnel où il fallait se placer, pour parler du travail de l'homme et des résultats qu'on peut en attendre.

Quel est l'homme ? Quelle est sa nature ? Quelles sont les facultés de cet agent d'activité, dont la puissance est incomparable ? Quels sont les moyens rationnels d'en tirer le meilleur parti ? Dans quelles conditions l'homme doit-il être placé pour que son action ait son maximum d'effet utile et puisse produire la plus grande somme de richesses nécessaires au bien-être et au progrès de l'espèce humaine ?

Voilà, ce nous semble, comment il fallait procéder, et voilà pourquoi nous nous sommes résolus à appeler l'attention sur ce point unique, car il domine tous les autres.

Aussi, croyons-nous que nous avons répondu à la pensée du généreux promoteur de ce concours, en ne nous occupant exclusivement que de ce qui est le fonds même de la question de l'extinction du paupérisme.

Le problème n'a qu'une seule et véritable solution. Elle consiste dans la substitution du *travail-fonction*, accepté par l'homme, au travail peine et châtement, repoussé par l'homme et qu'il n'a subi que par force.

C'est ce que nous nous proposons d'établir dans l'étude suivante.

I

LE TRAVAIL-FONCTION.

Il importe d'abord de bien déterminer le sens de ces mots.

Que faut-il entendre par fonction ?

C'est l'emploi normal et utile d'une force, d'un mécanisme, d'un agent animé. On dira d'une machine à vapeur bien réglée, bien conduite, qu'elle fonctionne normalement. On le dira de même d'une roue, d'un pignon, d'un excentrique. On le dira encore d'un cheval, d'un chameau, d'une bête de somme quelconque, chargée d'un poids proportionné à ses forces, nourrie et menée convenablement, pour opérer un trajet qui n'épuise pas ses forces,

ce qui lui permet après un repos nécessaire et réparateur de recommencer le lendemain un semblable travail.

Il est évident qu'un animal insuffisamment nourri, contraint à un travail excédant, qui diminue sa vitalité, trouble son organisme et lui prépare une mort violente ou seulement précoce, il est évident que cet animal n'aura pas fonctionné régulièrement ; ses forces actives n'auront pas été employées et dépensées normalement.

Si maintenant nous envisageons l'homme comme agent d'activité, producteur de richesses, la question du fonctionnement de cet être vivant se présente à nous sous une forme bien autrement complexe, délicate et d'appréciation plus difficile, que pour les animaux et les machines. C'est cependant une question de même ordre, mais comme il s'agit d'un agent supérieur par la multiplicité et la puissance de ses facultés, le problème nous apparaît avec une certaine confusion. Car, rappelons-le-nous, il s'agit du fonctionnement normal de l'homme et point de son exploitation sans règle ni mesure, sans avoir égard à cette considération essentielle — l'exercice normal des forces de l'être humain.

Avant tout, il faut donc nous rendre compte des facultés et des puissances contenues dans l'homme ; autrement nous ne pourrions rien dire d'exact sur leur fonctionnement ou emploi normal. Nous procéderions au hasard, empiriquement et sans nul doute tout de travers.

II

Qu'est-ce donc que l'homme ?

C'est un être doué d'instincts, de sentiments, d'intelligence, d'aptitudes industrielles, artistiques et scientifiques ; en outre, c'est un être sociable, ne pouvant vivre qu'au milieu de ses semblables et par leur concours intime et incessant. L'homme isolé ne peut se concevoir.

Les instincts de l'homme sont multiples aussi bien que ses sentiments, ses facultés intellectuelles, industrielles, artistiques et scientifiques.

Entre tous les instincts, ceux de la conservation personnelle et de la reproduction sont les plus forts et les plus importants, si bien que les autres leur viennent en aide ou leur sont subordonnés.

A son origine, l'homme nous offre une grande analogie avec l'animal : il en a tous les instincts, et à mesure qu'il se développe nous voyons surgir les sentiments. D'abord les sentiments les plus essentiels : celui qui lie les parents et les enfants; celui qui unit les sexes; celui qui rapproche les individus de même sexe; celui qui groupe les individus dans un but d'intérêt ou de gloire, sentiment par lequel les uns se sentent entraînés et obéissent et les autres sont doués de façon à influencer leurs semblables par leurs capacités et leurs facultés, et à exercer sur eux une autorité plus ou moins grande.

Ces quatre sentiments, primitifs, essentiels peuvent se désigner d'un mot, la famille, l'amour, l'amitié, l'ambition.

A la suite de ces premiers sentiments nous en voyons apparaître de nouveaux, qui dépassent leur sphère limitée et rattachent l'homme à un plus grand nombre de ses semblables.

Notons soigneusement deux sentiments également primordiaux et qui se remarquent visiblement chez chacun de nous.

Je veux parler du sentiment, qui est la base de la dignité humaine, que les psychologues ont appelé *estime de soi*, et qui dans son excès a reçu le nom *d'orgueil*; puis de cet autre sentiment, qui est une base essentielle de la sociabilité, qu'on a désigné par ce mot *approbativité* ou besoin de plaire, d'être agréé et bien venu de tous, et qui dans son excès est connu sous le nom de *vanité*. Ces deux sentiments ont des racines profondes en l'âme de chacun de nous, s'y découvrent et s'y cachent sous mille formes. Elles composent l'amour-propre.

Enfin se montrent les sentiments supérieurs, qui font la noblesse et l'honneur de notre espèce : la bienveillance, la pitié, l'amour de l'humanité, de l'ordre, du juste, du vrai et du beau. Nous devons tenir compte encore dans cet ensemble des facultés supérieures qui couronnent la tête humaine, du sentiment de l'idéal, qui nous pousse au progrès, et nous attire comme un éternel mirage.

Tels sont les principaux rouages et les mobiles d'impulsion de la nature humaine.

III

L'homme possède, avons-nous dit, des facultés intellectuelles et des aptitudes industrielles, artistiques et scientifiques. Il éprouve le besoin de les exercer, comme il ressent le besoin d'exercer ses muscles et de donner du mouvement à ses membres et à tout son organisme.

Mais, si l'homme ressent nécessairement le besoin d'agir, on conçoit tout d'abord qu'il ne marche pas sans but pas plus qu'il ne pense sans motifs. Or le but et le motif de ses actions, l'homme les a naturellement dans la satisfaction de ses besoins, de ses mobiles d'impulsions, de ses instincts et de ses sentiments, autrement dit de ses passions, dont nous avons présenté le sommaire.

Voilà donc l'homme, dans l'unité complexe et multiple de son être. Et voilà l'agent d'activité supérieure dont il s'agit de déterminer la fonction, en recherchant l'emploi normal de ses facultés, ou forces vitales.

Le problème est posé. L'énoncé suffit pour mettre en relief les difficultés de sa solution.

Nous avons devant nous, non pas une chose simple comme une roue, ou une créature vivante dont les facultés sont très limitées, comme un cheval. L'être que nous venons d'examiner a un double aspect. C'est un individu sociable, ne pouvant vivre et donner d'expansion à ses forces qu'au milieu de ses semblables. L'homme a deux faces : il est individu et il est espèce. Pour le connaître, comme pour l'utiliser, on est forcé de l'envisager sous ses deux faces, de le prendre sous son double aspect, social et individuel.

Cette condition fondamentale ajoute beaucoup à la difficulté.

Nous sommes en présence d'un être instinctif, sentimental, intelligent, pourvu d'aptitudes industrielles, artistiques et scientifiques, ceci est déjà très complexe. Eh bien, il faut encore que nous prenions garde et tenions grand compte de la portion d'humanité, de la part de sociabilité qu'il porte en lui-même. Autrement nous le mutilerions, nous l'aurions étendu sur un lit de Procuste.

IV

Comment faire? et par où commencer? Certes, il y a de quoi se trouver embarrassé, et c'est sans doute le cas du lecteur. Car nous ne voulons pas mutiler la nature humaine; nous voulons la considérer dans toute sa puissance et toute sa beauté. C'est l'intérêt de tous et c'est la justice, c'est la vérité; c'est la condition *sine quâ non* du travail-fonction, je veux dire de l'emploi régulier des forces de l'être supérieur de la planète.

Mettons-nous à l'œuvre et, pour nous éclairer, voyons comment les choses se sont passées à l'origine de l'homme; comment il a été initié au travail, par quelles phases il a passé.

L'homme nous apparaît d'abord comme un animal grossier, timide et brutal à la fois. Il est nu, presque sans défenses naturelles, ignorant, misérable, ne sachant comment satisfaire à ses premiers besoins; comment se nourrir, se vêtir, s'abriter et même se chauffer. Les faibles lueurs de son intelligence et l'essai de ses forces lui enseignent peu à peu à pourvoir à ses nécessités. Sans prévoyance, sans réflexion, il va au-devant de lui comme l'enfant et vit au jour le jour. Aussi manque-t-il souvent de tout et meurt-il de faim, de froid, de maladie. L'homme primitif ressemble à la bête de proie. Il pille, il vole ce qu'il trouve à sa portée; il opprime les petits et les faibles. La femme a été sa première esclave et sa première victime.

Il commence par se servir d'un bâton, d'une pierre. Au bout de longs siècles sans doute, il invente ses premières armes, l'arc et la flèche, puis des sortes de filets, d'hameçons. Le voilà chasseur et pêcheur, après avoir mangé longtemps des coquillages, des fruits sauvages et des racines. Il s'habille de peaux de bêtes, s'enluminant le visage, s'illustrant le corps de tatouages bizarres. Il s'abrite sous les arbres, dans les cavernes, dans des trous en terre; plus tard il se construit une cabane enfumée, car enfin il possède le feu, progrès considérable. Combien a-t-il mis de siècles à domestiquer le chien, le cheval, la vache, le mouton?

Comme son existence est précaire, puisqu'il ne travaille ni ne produit pas encore, attendu qu'il n'appelle pas de ce nom la pêche,

la chasse; il pille et détruit ou vole qui il peut et où il y a quelque chose à prendre. C'est un guerrier. Sa gloire c'est d'être fort. Dans cette époque lointaine, l'homme est souvent anthropophage. Il mange le vaincu, il mange ses enfants et sa femme, quand la faim est pressante.

Nous ne voyons point encore apparaître le travailleur chez l'homme. Les premières tribus nomades nous en offriront un faible spécimen. La domestication des animaux, le soin, la garde, la conduite des troupeaux, la station plus ou moins prolongée, bien qu'on vive sous la tente, exigent une certaine somme de travail de la part de ces pasteurs guerriers.

Dans ces premiers âges de la vie de l'espèce, la sociabilité est bien misérable, et l'homme est tout instinctif; presque entièrement dominé par l'instinct de conservation, l'instinct de reproduction n'agit sur lui que comme sur la bête et ne l'entraîne pas dans la sphère des sentiments. Il ne connaît ni la pitié, ni la bienveillance, ni la justice; l'amour de l'ordre, du bien, du vrai, du beau n'existe en lui qu'à l'état de germe et de rudiment.

Les facultés intellectuelles, les aptitudes industrielles et artistiques de l'homme ne sont pas plus avancées et suivent un développement analogue.

L'homme n'est guère encore qu'à l'état d'ébauche. Il commence par le pillage et la guerre, pour arriver lentement et péniblement à donner à l'exercice de son activité un but utile, le travail producteur.

Pour amener cette transformation il a été soumis à la plus dure contrainte. Il a été nécessaire qu'il passât par l'esclavage et le servage. Ces deux institutions, issues de la guerre et de la conquête, ont été en quelque sorte les enclumes séculaires sur lesquelles les bras impitoyables des plus forts et des plus rusés ont forgé le travailleur moderne.

Aujourd'hui, la contrainte est encore très violente et terrible, quoiqu'elle ait changé de forme. C'est l'aiguillon de la faim, c'est la rude main de la nécessité, c'est la pression morale, qui stimulent le travailleur et le poussent à l'emploi de ses forces.

Cependant, il est évident que vivre c'est être actif, c'est faire œuvre de ses forces, c'est agir. L'homme, aussi bien que tout être vivant, est soumis à cette loi naturelle. Cela est si vrai que je ne crois pas qu'on puisse imaginer pour l'homme un supplice plus grand que l'inaction absolue, imposée à un être vigoureux

et plein de vie. Nul doute que cette inaction prolongée ne le conduisît bientôt aux plus tristes désordres physiologiques, à la maladie, à la démence, à la mort.

Aussi doit-on dire que l'homme ne répugne pas à l'exercice de son activité, à l'emploi naturel de ses forces.

Pourquoi donc le travail a-t-il été regardé comme une déchéance, comme un châtiment, une peine ? Et pourquoi l'homme nous apparaît-il d'abord comme un forçat du travail, comme un condamné, agissant sous le fouet du contre-maître, sous la contrainte, sous l'aiguillon de la faim ?

V

Examinons cette situation étrange.

Nous voici en présence de l'homme sorti de sa sauvagerie originelle, de sa paresse enfantine, de son insouciance grossière, accoutumé au joug du travail, comme il y a accoutumé le taureau et le cheval sauvages, par ces cruelles institutions, l'esclavage et le servage, amené dans nos civilisations à l'état de prolétaire, travaillant sous l'empire de la nécessité et sous la pression morale du milieu.

Il s'agit maintenant de trouver l'organisation industrielle, où l'homme, arrivé à ce point de développement, résultat de tant de souffrances séculaires, puisse prendre place et faire l'emploi utile de toutes ses forces.

Puisque l'homme est un être complexe, pourvu de facultés multiples et variées, à première vue un labeur unique, toujours le même, ne saurait lui convenir. Il peut s'y façonner, s'y résigner plus ou moins, en s'atrophiant, en se mutilant ; mais à coup sûr il est dans ce cas condamné à une existence contre nature.

Puisque l'homme est un être essentiellement sociable, qu'il souffre de l'éloignement de ses semblables, que cette privation diminue son activité en l'attristant, en détendant les ressorts de son être, il est encore certain qu'il faut chercher dans l'atelier social des combinaisons qui ne soient pas contraires à ce besoin de sociabilité.

Variété de fonctions, travail accompli avec des pairs et compagnons. Arrêtons-nous d'abord à ces deux points principaux.

L'un des progrès les plus manifestes de l'industrie c'est la division du travail et des fonctions. A l'origine des sociétés humaines, chacun est obligé de tout faire. Architecte, tailleur, cuisinier, charron, menuisier, forgeron, armurier, etc., l'individu, livré à lui-même, doit plus ou moins faire l'office de ce que nous représentent tous ces métiers et bien d'autres encore.

A mesure que les sociétés deviennent moins mauvaises, plus stables, plus pacifiques, à mesure que s'accroissent leurs ressources, nous voyons se produire le phénomène de la division du travail. L'un sera boulanger, l'autre tailleur, un troisième travaillera le bois, un quatrième le fer, et ainsi des autres besognes. Évidemment, cette division du travail est très avantageuse et très favorable à l'accroissement et à l'amélioration des produits.

Nous pouvons bien nous en rendre compte aujourd'hui, en voyant en combien de branches nombreuses et nouvelles s'est divisé cet arbre immense et fécond, qui a nom le travail producteur.

Chaque branche de travail, soit le bois, soit le fer, s'est divisée elle-même en plusieurs industries spéciales. Cette division a rendu chaque fonction plus simple, plus facile à connaître et à remplir. Cette simplification a produit un autre effet très considérable, c'est de pouvoir remplacer le travail de l'homme par celui de la machine. Ce nouveau venu, cet ouvrier artificiel a l'avantage d'être infatigable et doué d'une précision mathématique.

Et l'on ne s'arrête point dans cette voie. Tous les jours on invente, on crée de nouveaux travailleurs ingénieux, dont la force est incalculable. Le Briarée aux cent bras de la fable, Hercule avec sa force divine ne seraient que des nains comparés à nos outils-machines.

Les Jacquart, les métiers à filer, à tisser, les laminaires, les marteaux-pilon, les machines à percer, à tarauder, les scies mécaniques, les machines à coudre, etc., représentent des centaines de millions de travailleurs. A combien de milliers de rameurs correspond la machine qui pousse d'Europe en Amérique, en huit jours, nos grands paquebots ? Et nos locomotives,

nos locomobiles, quel nombre prodigieux de bras elles représentent !

Mais revenons. Nous l'avons vu, le résultat invariable de tous les progrès c'est d'accroître incessamment la puissance productive de l'homme par la division du travail, qui permet la création de machines-outils, travailleurs de fer et de bois d'une force incalculable, toujours prête et toujours précise, et de plus rendant facile le rôle fragmentaire de l'ouvrier.

Faire d'un apprenti un ouvrier capable d'embrasser toutes les parties du métier de menuisier, ébéniste, forgeron, horloger, etc., cela est long et difficile. Il faut plusieurs années d'apprentissage ; mais s'il s'agit de pratiquer seulement l'une quelconque des fonctions que comporte l'ensemble de ces divers métiers, il en va tout autrement et la chose devient facile, l'apprentissage prompt.

La division du travail nous a conduits à la division des fonctions. Cette division permet à l'homme d'en embrasser plusieurs, et par conséquent de satisfaire aux besoins de son être multiple qui ne peut être tout le jour, toute la vie cloué à une unique et monotone besogne sans en souffrir, sans en éprouver une mutilation physique et morale.

On entrevoit maintenant la possibilité de mettre l'homme dans des conditions normales d'activité. Il peut pratiquer plusieurs fonctions, au milieu de ses compagnons, il le peut, sans fatiguer ses ressorts physiques et moraux, sans diminuer sa vigueur et son ardeur, car il fonctionne selon ses aptitudes, selon ses forces et sans blesser son sentiment de sociabilité.

On comprend que dans ces conditions il peut se grouper avec ses semblables d'après ses goûts, ses sympathies et ses affinités industrielles.

Les choses étant ainsi posées, il n'y a pas de besogne quelque dure et pénible qu'elle soit, qui ne puisse être acceptée par l'homme. En effet, aucune ne dure longtemps et chacune est rémunérée en proportion de la peine qu'elle présente. La rémunération, comme la gloire, est en rapport exact avec la difficulté vaincue.

Je dis qu'une fois entré dans cette voie on peut concevoir qu'il n'est pas une besogne qui reste absolument répugnante, pas plus qu'homicide pour le travailleur.

VI

Abordons de plus près le problème, et pour qu'on en aperçoive la solution, supposons pour un instant, que les sociétés humaines, débarrassées enfin de leur manie destructive et de tous les désastres qu'entraîne cette manie, soient parvenues à une époque de raison et de paix où le travail soit reconnu comme étant la fonction essentielle de l'homme, puisque c'est l'emploi normal de toutes ses forces et aptitudes, l'expansion naturelle de son organisme.

Loin d'être considéré comme une marque de déchéance, une peine, un châtement, le travail au contraire est devenu l'état naturel de l'homme, sa jouissance et la glorification de son être.

Nous allons montrer combien, dans ces vues nouvelles, tous les travaux que nous connaissons vont se trouver transformés en fonctions parfaitement acceptables.

Soit l'agriculture, pour commencer par le plus général et le plus important des travaux, qui nous soit imposé par la nature des choses. Jusqu'ici, l'exploitation du sol, nécessité de premier ordre, a toujours constitué pour le simple ouvrier des champs un labeur non moins rude qu'ingrat, présentant moins d'avantages que la plupart des autres métiers. De là l'émigration des campagnes vers les villes, dont beaucoup se plaignent. Il n'en peut être autrement. Le travail, comme le capital, va naturellement là où la rémunération est la plus avantageuse. Il n'y a qu'un seul moyen d'arrêter ce mouvement que l'on déplore, c'est de faire en sorte que l'ouvrier des champs trouve à la campagne plus d'avantages qu'à la ville.

La chose est-elle possible ? Nous le croyons et nous allons le montrer. Mais ce changement ne se peut opérer que par une transformation intelligente et rationnelle du travail et spécialement des travaux agricoles.

Nous voyons ce qu'est devenue l'industrie, pratiquée sur une large échelle. Elle enfante des prodiges, malgré la lutte industrielle et une concurrence aveugle, anarchique.

Supposons, pour un moment, qu'il s'agisse d'une commune rurale d'environ quinze cents habitants, établie sur un ensemble

de 2,000 à 2,500 hectares. Supposons encore qu'un homme expert, dévoué, intelligent, entreprenne sur ce champ de travail une création, analogue à quelques fondations existant déjà dans l'ordre industriel. A Guise, le fondateur du Familistère, M. Godin, a édifié un palais social, où quatre cents familles, employées dans sa manufacture, trouvent tous les avantages et les équivalents de la richesse : éducation de l'enfance, instruction primaire et secondaire, mutualité, secours de tout genre dans les maladies, la vieillesse, etc. L'industrie du Familistère, toujours florissante, a pour objet la fabrication d'appareils de chauffage, de cuisine et autres en fonte polie, émaillée ¹.

Supposons qu'un Godin agriculteur, au lieu d'être un industriel, se mette en tête et prenne à cœur de faire pour notre commune l'équivalent de ce qui a été exécuté à Guise.

Ce nouvel initiateur se trouvera dans des conditions infiniment plus favorables que son devancier, et il le devra à la nature spéciale du travail agricole.

En effet, l'ensemble d'une vaste exploitation agricole comporte une grande variété de besognes et de métiers, variété on ne peut plus favorable pour tirer parti de tout le monde, des petits, des faibles comme des grands et des forts. Cette grande variété rendra très facile le changement d'occupations pour chacun. On ne sera plus attaché à la glèbe, voué à une seule besogne contraire à l'hygiène et contraire à la nature multiple de l'homme.

Si l'on ajoute que cette grande exploitation agricole sera pourvue de l'outillage moderne et des machines ingénieuses qui décuplent la force humaine ; qu'il est possible de solidariser les intérêts de tous ces travailleurs ; de les mettre à même d'être bons juges de la valeur et du mérite de chacun, et partant d'établir pour tous une rémunération équitable, il devient manifeste que nous sommes en présence de conditions nouvelles, propres à rendre le travail généralement acceptable, comme une fonction naturelle.

Mais, pénétrons plus avant dans cette transformation, envisa-

¹ Depuis l'achèvement de ce travail, l'œuvre de M. Godin a pris la forme définitive de l'association. Par acte authentique, les usines et le palais social de Guise forme le capital d'une société, dont les travailleurs deviennent les actionnaires et co-propriétaires, grâce à leur part de bénéfice dans l'œuvre commune. Seuls, les ouvriers peuvent devenir actionnaires. Les autres possesseurs de parts de capital ne reçoivent qu'un intérêt à 50/0.

Donc, dans quelques années, les ouvriers associés se trouveront à peu près les propriétaires uniques aussi bien que les exploités des usines et du palais de Guise. Le travail et le capital, ailleurs frères ennemis, seront ici intimement unis.

geons cette population entière, hommes, femmes, enfants, en face de cette immense variété de travaux, toujours renaissants, qui comportent les semailles, la fenaison, la moisson, le soin des animaux, la laiterie, la fromagerie, peut-être la fabrication du vin ou celle du cidre, de la bière, puis la préparation des plantes textiles, du chanvre, celle de la laine, encore toutes les industries accessoires qui font cortège à l'agriculture, charronnage, maréchalerie, taillanderie, sellerie, bourrellerie, etc. ; puis encore toutes celles dont a besoin une réunion d'hommes importante, tailleurs, cordonniers, sabotiers, blanchisseurs, bonnes d'enfants, instituteurs et institutrices de tout genre et de tout degré.

Il peut se rencontrer encore que cette commune agricole soit dans des conditions à adjoindre à toutes ces branches d'activité, déjà si nombreuses, une industrie technique, soit une sucrerie, une distillerie, une scierie, une fabrique de merrain, de tonneaux, d'huile végétale, l'engraissement des gros animaux ou celui de la volaille, l'exploitation de carrières de pierres, d'ardoises, de chaux, de sable, c'est à l'infini.

Au milieu de ces besognes, impossibles à énumérer, on se figure aisément que chacun puisse choisir tout d'abord trois ou quatre fonctions par jour, et à l'usage quelques autres encore, qu'il accomplira généralement avec des compagnons et des compagnes de tout âge. Au lieu d'être seul en présence d'un métier monotone, l'homme se trouvera en plein milieu humain, vivant, actif, donnant et recevant des leçons, maître ici, là élève et apprenti, toujours producteur, concourant à une œuvre commune où son intérêt propre est lié à celui de ses semblables.

Voilà une esquisse des conditions naturelles où l'on peut concevoir, que l'homme trouverait l'exercice normal de son activité et l'emploi de toutes ses aptitudes si diverses.

C'est ainsi que l'on parviendrait à substituer au travail forcé, au travail peine et châtiment, le travail-fonction, conforme à la nature de l'homme et accepté par lui, parce qu'il lui permet l'exercice régulier de ses formes et n'exige de sa part aucune mutilation de ses instincts et de ses sentiments; lui donnant au contraire la pleine jouissance de son être.

Par la vertu du travail-fonction, les forces et les aptitudes de l'homme, loin d'être diminuées, s'accroissent; l'exercice de son activité, dans sa plénitude, coordonnée à l'action de ses sem-

blables, produit son maximum d'effet utile. Ses sentiments de sociabilité sont satisfaits et se développent sans cesse; son besoin de justice trouve contentement dans une rémunération équitable, réglée par ses pairs, d'après la valeur de son concours à l'œuvre commune. Que pourrait-il manquer à l'homme dans un milieu ainsi constitué?

Par l'exercice intégral de l'activité humaine, on obtient une production intense et sans doute supérieure aux besoins, par l'engrènement des fonctions diverses, par le règlement public de la quantité de travail exécuté par chacun, on arrivera forcément à une répartition équitable, d'où résultera pour tous le bien-être, sinon la richesse.

C'est ainsi que sans grands efforts l'on peut imaginer qu'on parviendra à l'extinction radicale du paupérisme et qu'on fera disparaître de la surface de la terre la misère hideuse. Et, de plus, la santé physique et morale de l'homme étant assurée, on verra disparaître graduellement les maladies, dues à l'oisiveté, à l'excès du travail, à l'insalubrité, on verra s'accroître les forces de l'homme, sa vie se prolonger et sa vigueur relative le suivre jusqu'au terme d'une robuste vieillesse.

Ce seront d'autres cieux et une nouvelle terre, dira-t-on; oui, sans doute. Et cet heureux changement sera dû à la substitution du travail-fonction au travail forcé et maudit, forme primitive et barbare de l'activité humaine.

VII

CONCLUSIONS.

Le travail-fonction place l'homme dans ses conditions normales d'activité et par conséquent le rend heureux, résultat qui n'est point de petite importance. Car, il ne faudrait pas l'oublier, le bonheur pour un être vivant, sain de corps et d'esprit, c'est l'exercice complet de ses facultés, qui lui donne la pleine jouissance de lui-même.

Le travail-fonction, par le rayonnement de toutes les forces humaines, produit le bien-être, sinon la richesse générale.

Le travail-fonction donnant à chacun la possibilité de s'incarner

dans la vie générale par ses œuvres, on voit disparaître et tomber à terre la question du travail et du capital, ces frères ennemis, inconciliés jusqu'à présent.

Plus de causes de luttes, puisque d'une part la société a le plus grand intérêt à fournir les moyens d'action les mieux appropriés aux facultés de chacun ; puisque d'autre part l'homme ne répugne plus au travail, qui fait sa joie et son bonheur.

L'homme n'a plus à demander du travail. Partout il lui est offert comme au plus précieux agent d'activité. Le capital n'a plus à chercher son emploi. Partout il reçoit la meilleure et la plus fructueuse destination. C'est l'intérêt de tous que le capital soit exploité avec le plus d'avantages.

Car, dans les conditions que nous esquissons à grands traits, il est nécessaire de faire remarquer que l'homme se trouve naturellement disposé à la bienveillance, à la justice.

On n'a plus affaire à des oisifs, plus ou moins viciés, plus ou moins malheureux par le fait de cette oisiveté contraire à la nature, ni à de pauvres travailleurs surmenés, dégradés, endurcis, souffrants, victimes de la misère et de l'exploitation. Non, l'aspect des choses a complètement changé. Tout a pris un air nouveau, et, si je puis dire, un air de fête, simplement parce que l'homme est placé dans les vraies conditions de sa vie, qui sont d'être actif conformément à la nature de son être.

Le monde est renouvelé, et dans ce monde d'où la misère a été chassée, l'injustice et l'oppression ont disparu pour faire place à la Justice et à la Liberté.

L'unique piédestal qui puisse soutenir inébranlablement les statues de ces déesses immortelles qui ont toujours attiré les vœux des mortels, c'est le travail-fonction, producteur de la richesse et, ce qui est beaucoup plus, cause efficiente du bonheur de l'homme et de la paix sociale.

VIII

AUTRE FORME DE CONCLUSION.

Je mets au défi qu'on puisse répondre autrement que je le fais aux questions suivantes :

Est-il vrai que, de par la nature, l'homme est une force active, un merveilleux agent de production ?

Oui, assurément.

Est-il vrai que jusqu'à ce jour le travail a revêtu le caractère de la peine, du châtement, de la malédiction et qu'on ne l'a obtenu de l'homme que par la contrainte ?

C'est l'évidence.

Est-il vrai que si le travail conservait toujours ce caractère, les sociétés humaines seraient éternellement vouées à l'emploi de la force pour obliger l'homme au travail ? Donc, il faudrait dire à jamais adieu à la paix sociale et à la fraternité humaine.

Cela est incontestable.

Est-il vrai que le seul, l'unique moyen de faire accepter à l'homme le travail, c'est que le travail ne soit plus pour lui que l'exercice normal de ses facultés naturelles ?

Impossible de ne pas répondre affirmativement.

Est-il vrai que l'emploi régulier de toutes les forces de l'homme, instincts, sentiments, aptitudes industrielles, artistiques et scientifiques, a pour conséquence la satisfaction de tous les besoins de son être, et produit par conséquent tout le bonheur compatible avec la nature humaine ?

Je réponds oui, et je réitère mon défi qu'on puisse répondre autrement.

Je termine en disant que le travail-fonction est le seul moyen de mettre en jeu toutes les forces productives de l'humanité et par là de détruire la misère et d'abolir le paupérisme, et j'ajoute le seul moyen d'assurer la satisfaction des besoins moraux et matériels de l'homme, en l'unissant à ses semblables par les liens intimes d'une association véritablement intégrale.

E. DE POMPÉRY.

